

séance tenante, une commission de cinq membres, chargée d'aller auprès des alliés traiter des intérêts, des droits et de l'indépendance de la France.

La chambre des pairs adopta les décisions de la Chambre des représentants sur la députation à envoyer à l'Empereur et la nomination de la commission exécutive.

La Chambre héréditaire, qui avait accueilli les résolutions de la Chambre élective, procéda à la nomination de deux membres du gouvernement. Le choix des pairs se fixa sur le baron Quinette et le duc de Vicence ; les représentants donnèrent leurs suffrages au général Grenier, au comte Carnot et au duc d'Otrante. Le gouvernement provisoire, ainsi constitué, confia au prince d'Essling le commandement en chef de la garde nationale de Paris.

Aussitôt après son installation, le gouvernement provisoire fut présenté à Napoléon : en y retrouvant deux de ses ministres et un de ses conseillers d'État, il dut se croire suffisamment garanti sous le rapport des égards



et de sa sûreté personnelle. Le 27, MM. Andréossy, Boissy-d'Anglas, Valence, Flaugergues et la Besnardière, furent envoyés auprès de Wellington pour négocier un armistice.

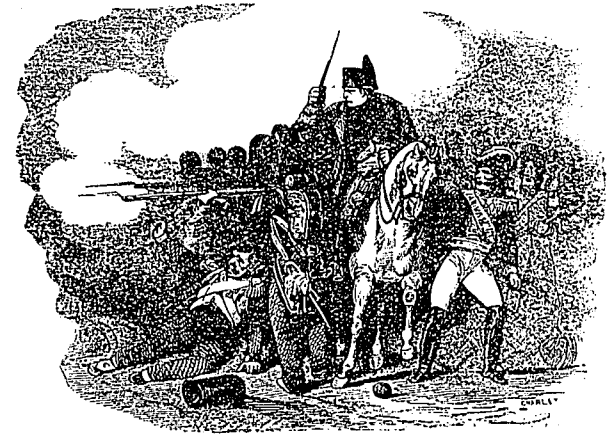
Jusqu'au dernier moment, Napoléon voulut rester fidèle à son dernier sacrifice. Le 25 juin, il demanda deux frégates pour le transporter hors de France ; et aussitôt, se décidant à quitter le palais de l'Élysée, trop petit quelques jours auparavant pour contenir la foule empressée des ambitieux et des courtisans, et maintenant déserté par tous ces esclaves de la fortune, il résolut d'attendre la réponse du gouvernement provisoire à la Malmaison.

Si la commission du gouvernement eût mis à sa disposition, au moment où il en faisait la demande, les deux frégates qu'il réclamait pour se rendre aux États-Unis avec sa famille, alors que la mer était encore libre, il eût échappé à la coalition ; mais la commission agit autrement. Elle nomma le général Becker pour accompagner Napoléon jusqu'à l'île d'Aix ; et rester auprès de sa personne jusqu'à l'arrivée des passe-ports qu'elle avait réclamés de l'Angleterre pour son passage en Amérique. Elle transmit en même temps l'ordre au ministre de la marine de faire armer deux frégates à Rochefort, en leur fixant les États-Unis pour destination. Pour cette dernière mesure, elle donna l'éveil aux Anglais sur le point de l'embarquement ; et Napoléon, dont le départ ne pouvait avoir lieu avec sécurité que s'il était imprévu, allait se trouver à la merci de ses plus cruels ennemis.

Cependant l'ennemi faisait des progrès et menaçait les environs de la Malmaison ; on apprit que les Prussiens se proposaient d'enlever l'Empereur, et que Blücher avait menacé de lui ôter la vie par le plus lâche des crimes, s'il parvenait à se saisir de sa personne. L'Empereur fit alors quelques dispositions pour se mettre à l'abri d'une surprise ; mais elles étaient inutiles : ses anciens compagnons d'armes, les soldats, les officiers, les généraux, placés dans la direction de la Malmaison, veillaient sur lui, prêts à verser, pour sa défense, jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

La proximité de nos troupes du dernier asile de l'Empereur, la crainte que, touché des nouvelles preuves de leur dévouement, Napoléon ne résistât pas à l'envie de se mettre à leur tête ; que l'armée, toujours idolâtre de son ancien chef, ne vint le reconquérir et le forcer de la conduire à l'ennemi ; ou enfin que Blücher ne parvint à réussir à exécuter son odieux projet, jetèrent la commission dans une perplexité dont l'éloignement de Napo-

lén pouvait seul la tirer. Le 29, à trois heures du matin, elle envoya le ministre de la marine et le comte Boulay de la Meurthe le presser de partir sur le champ ; il promit de le faire dans la journée.



A cinq heures moins un quart, Napoléon, tout troublé des adieux de la princesse Hortense, qui, dans ces moments cruels, avait montré le cœur de sa mère Joséphine, ému des larmes du petit nombre des serviteurs fidèles dont l'avenir l'inquiétait bien plus que le sien, frappé au cœur par le douloureux sentiment de séparation éternelle d'avec la France ; mais la contenance ferme, la voix calme, les traits sereins, comme un homme supérieur aux coups de la fortune, se jeta dans la voiture de l'un de ses officiers, suivi des généraux Bertran et Rovigo, et Becker.

La veille, on lui avait proposé de se livrer lui-même aux étrangers, à l'Empereur Alexandre, par exemple : "Ce dénouement serait beau, avait-il répondu, mais une nation de trente millions d'hommes, qui le souffrirait serait à jamais déshonorée."

L'Empereur avait annoncé l'intention de ne pas s'arrêter dans son voyage, mais il voulut s'arrêter à Rambouillet. Pendant la nuit, il envoya des courriers sur la route, afin d'aller au-devant des nouvelles de Paris ; il pensait que, pressé par l'imminence du danger, éclairé par la nécessité, le gouvernement le rappellerait pour le salut commun.

A la pointe du jour, il reçut un courrier, lut la dépê-